



EXTRAITS D'UNE VIE ORDINAIRE
faite d'histoires singulières

Georges Bernaerts

Bruxelles - Été 2020

EXTRAITS D'UNE VIE ORDINAIRE

1. Troublants trous noirs
2. Souvenirs de Versailles
3. Souvenirs éparses de ma première école
4. Autres écoles et autres souvenirs
5. Et dire que ma mère me voyait à la fac!
6. L'art de glisser sur les pentes savonneuses
7. Bis repetita placent
8. Les petites facéties du destin
9. Malbrough, parle-moi de tes guerres !
10. En 1968, un certain mois de mai
11. Les nuits blanches d'un don Quichotte
12. Confessions impudiques

Les souvenirs ne sont pas des vérités exhumées de l'histoire, mais seulement ce avec quoi chacun reconstruit son récit.

Georges Bernaerts

TROUBLANTS TROUS NOIRS

C'est étrange comme, aujourd'hui encore, ma mémoire reste une sorte de nébuleuse dont n'émerge aucun souvenir précis de ma petite enfance. Seules quelques images confuses errent dans mon esprit. Leur consistance est tellement mince qu'elles ne me sont d'aucune utilité pour reconstituer l'une ou l'autre séquence de cette période de ma vie. J'ai parfois l'impression de n'être né vraiment qu'à l'âge de neuf ou dix ans.

Exception à la règle, une scène singulière

Tôt matin le 30 juin 1959 sur un quai de la gare de Liège - Guillemins, une femme se penche affectueusement vers son petit garçon, lui tient délicatement le visage entre ses deux mains et l'embrasse sur le front. Elle lui rappelle une fois encore les consignes du voyage avant de le faire monter seul sur le train express en partance pour Paris. L'enfant ne manifeste pas d'émotion particulière alors que sa mère ne peut retenir ses larmes au moment où le chef de gare referme la portière du wagon : le départ est imminent. Restée sur le quai, elle ne peut qu'agiter le mouchoir qu'elle tient du bout des doigts en répétant comme un ostinato *fais bien comme on a dit !*

Cette scène-là, elle me revient à l'esprit à la fois comme un film dont j'aurais été le spectateur et comme une expérience intime et bouleversante. Moi qui étais alors le quatrième enfant d'une fratrie de cinq *, on m'envoyait seul là-bas pour tout l'été alors que mes frères et sœurs, restaient auprès de mes parents, du moins je le suppose.

Du haut de mes cinq ans et demi je partais avec pour tout bagage, un petit sac en toile bleu contenant un casse-croûte, un mouchoir en tissu et une gourde d'eau ainsi qu'une petite pochette plastifiée qui pendait à mon cou. Dans celle-ci étaient rangés : mon titre de voyage, un document tenant lieu de pièce d'identité (un petit carton jaune sur lequel figurait une photo de moi partiellement masquée par un tampon) et enfin, un billet de 1000 francs français de l'époque ** glissé tout au fond de la pochette au cas où ...

Pourquoi ces quelques larmes sur les joues de ma mère au moment du départ et pourquoi cet exil estival m'était-il imposé (il y en eut d'autres les années suivantes) ? Aujourd'hui encore je l'ignore. Ce que je sais, par contre, c'est qu'à mon arrivée sur un autre quai de gare (celui de la gare du Nord à Paris) une expérience nouvelle m'attendait qui marquerait le début de ces deux vies distinctes qui forgèrent mon enfance : une sorte de non-existence ou de vie obscure et sans souvenirs ici et une autre paisible et bienfaitrice là-bas auprès de mes grands-parents, à Versailles.

Tel un petit espace blanc dans un grand noir troublant

* Cinq ans plus tard, elle en comptait six.

** C'était un an avant l'introduction du nouveau franc français qui valait cent fois plus que l'ancien.

SOUVENIRS DE VERSAILLES

Ah! Cette porte du numéro 4 de la rue Maurepas ... La franchir signifiait pour moi l'entrée le dans un tout autre monde, l'accès à un tout nouvel univers.

L'immeuble faisait face au parc du célèbre château avec son bassin de Neptune, ses larges allées, ses fontaines ornées de marmousets soigneusement alignés, ses multiples bosquets, ses arbres remarquables. Pourtant, en arrivant là-bas, mon attention tout entière se portait avant tout sur le bouton-poussoir actionnant l'ouvre-porte. J'entends encore le *brrr* suivi du claquement sec de la gâche qui s'active et m'ouvre la porte d'un nouveau temps de vie.

Une fois dans l'immeuble, j'aimais gravir lentement l'escalier pour goûter à la sensation du pas amorti par l'épais tapis rouge qui recouvrait les marches un peu comme on savoure celle du pied nu qui s'enfonce dans le sable. J'aimais sentir ma main glisser sur le bois poli de la rampe comme j'aimais retrouver l'odeur de bois ciré qui se faisait plus forte à l'approche de chaque palier.

J'aimais encore accélérer le pas pour gravir la dernière volée de marches, dépasser mon grand-père et atteindre la porte de l'appartement avant lui pour l'entendre me dire quand il me rejoignait « *tiens, tiens, mais qui est ce petit visiteur qui sonne à ma porte ?* ». J'aimais le côté rassurant de ce petit rituel.

L'appartement était vaste et doté de multiples fenêtres balcon qui offraient une vue exceptionnelle sur le parc, mais surtout, recelait bien des surprises. Il comportait des passages secrets, des portes dérobées, des éléments de bibliothèques ou de placards pivotants sur eux-mêmes pour déboucher sur une pièce adjacente comme pour m'inviter à franchir sans limites les portes de l'imaginaire.

Je ne sais plus comment était « mon chez-moi de l'autre monde » à cette époque-là, mais ici, tout était insolite ou magique : la cuvette des toilettes munie d'une pédale au sol pour actionner la chasse d'eau, les cordelettes courant le long des murs pour allumer ou éteindre les lampes du plafond, les lavabos équipés tous de deux robinets, le verrou à tirette de la porte d'entrée et, bien sûr, l'étagère escamotable derrière laquelle était rangée une bien jolie boîte à musique.

Ici, il y avait des assiettes différentes pour chaque plat, des serviettes de table en tissu ceints de jolies bagues en argent, du pain croustillant à souhait en forme de baguette, des rillettes, du pâté en croûte et des fruits de toutes sortes. Même si je ne m'en souviens pas, je suis certain que rien de tout ça n'existait « dans le chez-moi de l'autre monde ».

Tout ceci en atteste : ma vie d'alors ne s'est pas déroulée uniquement dans un univers de trous noirs et aujourd'hui je mesure combien, sans souvenirs, il n'y a pas d'existence.

SOUVENIRS ÉPARS DE MA PREMIÈRE ÉCOLE

Classes de maternelles

Je crois me souvenir que la maîtresse était gentille. J'aime me rappeler qu'elle s'appelait madame Mabilie et qu'un jour elle m'a accompagné chez le docteur pour qu'il retire une perle qu'un autre enfant de la classe m'avait fourré dans l'oreille.

Première primaire

Il y a le crissement du stylet de pierre qu'on pousse sur l'ardoise en alignant des lettres et puis ce jour où une agitation inhabituelle a envahi l'école. Une grande personne m'a demandé d'accompagner ma sœur aînée et de me diriger dans la cour où tous les élèves étaient rassemblés. Un long rang s'est formé et a quitté l'école sous l'escorte de gendarmes à cheval et d'autres à pieds et en armes. *

Troisième primaire

Une classe d'école mal éclairée dont l'estrade est couverte de poussière de craie et sur laquelle gesticule un instituteur rondouillard qui tapote constamment la paume de sa main gauche à l'aide d'une règle carrée qu'il tient de sa main droite.

Il y a aussi l'odeur puante de la loque humide servant à effacer le tableau qui me pique encore les narines aujourd'hui comme me reste la brûlure de mes lobes d'oreilles qu'il aimait tordre et pincer tout à la fois en guise de remontrance.

Voilà, c'est tout ! Je viens de vous livrer les seuls et uniques souvenirs qu'il me reste de mes cinq premières années d'école. Aucun visage, aucun prénom d'enfant ou autre scène de classe ne me revient d'alors.

* *Des troubles sociaux agitaient le pays, des incidents graves émaillaient les grèves de 1960 et des écoles durent fermer leurs portes durant quelques jours.*

AUTRES ÉCOLES ET AUTRES SOUVENIRS

J'allais avoir neuf ans quand on me changea d'école et qu'on me fit recommencer ma troisième année primaire. Pourtant, il ne me semble pas l'avoir jamais doublé, ma troisième année. Je pense l'avoir simplement commencé là en même temps que ma vraie vie d'écolier.

C'était une école comme toutes les écoles, avec des copains pour jouer à la récré, un instituteur qui vous interroge et vous félicite chaque fois qu'il y a lieu, des devoirs à faire à la maison, un bulletin avec beaucoup de bleu et parfois un peu de rouge alors accompagné d'un commentaire du style *tu peux mieux faire, courage !* Bref, une école comme toutes les écoles avec des souvenirs d'écoles comme en ont tous les enfants qui sont allés à l'école.

C'était chouette !

Et curieusement ici, ni la poussière de craie ni l'odeur nauséabonde de la loque à frotter le tableau ne semblent avoir imprégné ma mémoire (mais peut-être ne s'agit-il que d'un trou noir de plus).

Vint l'école secondaire : un passé à l'imparfait

Le jour de mon entrée en secondaire, j'étais vêtu de ce short que l'on m'avait acheté un an plus tôt à l'occasion de ma communion solennelle. Hélas, en un an j'avais beaucoup grandi, mais pas lui : il me serrait de toutes parts et ses coutures semblaient prêtes à lâcher à tout moment. J'étais honteux de porter cette tenue d'autant que terriblement impressionné par ce nouvel environnement, par le nombre de rangs alignés sur la cour, par la taille de certains élèves, par l'organisation quasi militaire de départs des rangs pour leurs classes respectives. Je voulais me faire petit, tout petit, encore plus petit que je n'étais déjà.

Nicole, ma sœur de cinq ans mon aînée venue ici bien avant moi y avait laissé le souvenir d'une bonne élève. Elle avait fini deux ans avant mon arrivée. Par contre, le frère qui me précédait de deux ans dans la vie comme dans cette école en fut renvoyé définitivement en raison d'un absentéisme digne de figurer dans le Guinness book. Si quelques professeurs m'identifiaient généralement comme le petit frère de ma grande sœur, d'autres me désignaient plutôt comme le frère de Marc en présupposant que j'allais lui ressembler et me comporter comme lui. Dès les premiers jours, j'étais sous le feu permanent de sous-entendus et de messages du style « *fais gaffe on te tient à l'œil* ».

Curieusement personne, aucun d'eux, ne semblait envisager que je sois moi, tout simplement moi.

Ceci m'était d'autant plus pénible qu'il y avait des filles, dans cette école (la mixité s'implantait dans les écoles secondaires). Des filles qui m'adressaient des regards moqueurs à chaque fois qu'un prof' faisait référence à mon frère en me gratifiant sans raison d'un commentaire peu flatteur du style *votre nom est déjà bien connu dans notre établissement alors, inutile d'en rajouter !*

Le sommet de la vexation fut atteint le jour où le professeur de français décréta que personne d'autre que moi ne pouvait être l'auteur du pet monstrueusement sonore qui venait de briser le silence de la classe alors qu'il écrivait au tableau : *sortez !* dit-il en me pointant du doigt avant d'ajouter *allez rejoindre les porcs !* La classe tout entière pouffait de rire en me voyant quitter ce banc dont j'étais chassé. La vexation s'ajoutait ainsi à l'injustice et bien qu'innocent, je ne trouvais rien à dire pour me disculper.

Toujours vêtu du fameux short de communiant moult fois reprisé qui s'obstinait à m'accompagner été comme hiver, je tentais parfois d'aborder les filles de ma classe à la récré. Hélas, elles ne répondaient généralement qu'en me toisant de la tête aux pieds : c'est cruel, les filles !

Un jour, sous le feu des hormones qui bouillonnaient en moi, je tentais une approche un peu plus appuyée auprès de l'une d'elles. La manœuvre consistait à essayer de tripoter les boutons de son manteau précisément là où de minuscules nichons faisaient leur apparition. Erreur fatale, j'avais choisi pour victime la fille d'un professeur qui m'expédiait aussitôt au bureau du préfet.

Curieusement ce jour-là, j'allais ressentir pour la première fois depuis mon arrivée dans cette école, une attitude quasi bienveillante à mon égard. Pour la première fois quelqu'un allait me parler avec bon sens et humanité. Le préfet, un homme à la stature d'autant plus imposante qu'il incarnait l'autorité, me dit d'une voix tranquille « *à votre âge c'est normal de s'intéresser aux filles, mais encore faut-il respecter les deux conditions suivantes : faire cela en dehors de l'école et seulement quand les filles sont consentantes !* »

Cet homme plein de compréhension me rappelait à la règle plus qu'il ne me jugeait. Il m'expliquait simplement les choses et justifiait la sanction infligée (trois jours d'exclusion) : un vrai petit chef-d'œuvre de travail éducatif !

Cet épisode allait marquer mon éloignement définitif d'avec les élèves de ma classe : je n'étais plus des leurs pour autant que je l'aie jamais été. J'allais rater deux fois consécutives cette même année dite de 6^{ème} latine avant d'échouer (si j'ose dire) en classe dite de professionnelle où, contre toute attente, j'allais trouver ma planche de salut.

Il aura suffi qu'un professeur de menuiserie me déclare adroit et doué de mes mains (moi pourtant si souvent qualifié d'empoté par mon père ...) pour que le cycle infernal de l'échec commence à se fissurer. Il a suffi qu'un adulte me parle de moi en termes positifs pour que l'école m'apparaisse comme un lieu du possible plutôt que comme le labyrinthe des vexations et des frustrations.

J'aimerais que tous ces enfants qu'on qualifie de nuls sachent combien ils sont précieux.

ET DIRE QUE MA MÈRE ME VOYAIT À LA FAC !

Notre mère était universitaire, fille d'universitaire et n'avait d'égards que pour les universitaires (bien qu'elle ait épousé notre père qui lui ne l'était pas).

Bien entendu, elle considérait que seules des études classiques (incluant l'apprentissage du latin et du grec) étaient dignes d'intérêt puisque par nature destinées à mener vers des études universitaires. Elle était totalement et exclusivement branchée sur le mode « *universitaires, universitaires sinon rien* ». Nous voir entrer en fac, c'était le grêle !

Elle allait connaître, hélas, quelques déceptions :

- Avec ma sœur aînée qui avait, dès la fin de sa première année secondaire, renoncé au latin pour filer vers une option moins « *aristocratique* » qu'on appelait à l'époque les *modernes* avant de s'égarer plus tard dans une section artistique qu'elle abandonnerait sans achever son parcours.
- Avec l'ainé des garçons qui, très peu porté sur l'école, la quittait à l'âge de 14 ans pour travailler comme apprenti électricien. Il y trouva son bonheur.
- Avec le suivant qui ne connut du latin que l'intitulé inscrit à l'horaire dans son journal de classe *. Loin de répondre aux attentes maternelles, il s'illustra davantage comme expert en école buissonnière ** que comme latiniste en devenir.
- Enfin avec moi qui restait alors son ultime espoir de voir un de ses fils accéder un jour à l'université. D'ailleurs, elle m'y voyait déjà. Elle m'en parlait comme si nous y étions. Elle m'inondait d'anecdotes, de récits de ses propres virées et aventures de fac et me « vendait » le tout comme la suprême récompense que j'obtiendrai à l'issue de mes études secondaires si ...

C'était aller un peu vite en besogne !

Les embuches ne tardèrent pas à se placer sur le chemin supposé me mener à la fac.

* *L'enseignement « rénové » est apparu en Belgique dans les années soixante. Tous les enfants y suivaient l'ensemble des cours (latin, science, atelier bois et métal, etc.) quelle que soit l'option dans laquelle ils étaient inscrits où vers laquelle ils se dirigeraient plus tard.*

** *Il réussit l'exploit de sécher totalement les cours durant près de quatre mois sans que notre mère ne le remarque. Il était devenu l'élève fantôme de l'école !*

En effet, la suite mon parcours scolaire fut bien plus sinueux que rectiligne. Avec moi, les cours de géométrie ne pouvaient démontrer que le chemin le plus court entre deux points soit la droite. D'ailleurs, je crois que mon prof de math aurait définitivement renoncé à placer deux points à relier entre eux convaincu que le deuxième point serait de trop et que la ligne ne mènerait à rien.

Force est de constater que pour réussir à l'école (et surtout à l'école secondaire) il faut faire preuve d'aptitudes spécifiques tout à fait essentielles :

Primo, l'aptitude à la soumission : en offrant l'image de l'enfant obéissant et bien élevé que l'on repère immédiatement grâce à la tenue vestimentaire soignée dont il est affublé (*aïe, avec mon short de communion trop étroit et décousu, ça commençait mal pour moi !*)

Secundo, l'aptitude à la conformité : en faisant, par exemple, étalage du matériel présent dans son cartable et de son strict respect à la liste détaillée reçue lors de l'inscription (*aie, aie, aie, ma mère n'avait pas eu le temps, l'argent ou l'envie d'acheter tout le matériel en question ...*). Comme je ne disposais jamais de l'intégralité du matériel requis, les sanctions tombaient à répétition : *moins deux* par-ci, *moins quatre* par-là, etc.

La somme des *moins* acquis durant mes deux premières années de secondaire menait à des profondeurs abyssales.

Certains professeurs prenaient manifestement un malin plaisir à dresser le constat des manquements. Sinon, comment expliquer leur empressement à me faire faire systématiquement l'inventaire du contenu de mon cartable avant d'entamer leur cours. Comment comprendre ce besoin de calculer à voix haute la somme des points qui me seraient retirés sur le prochain bulletin au gré des multiples défauts de matériels constatés. Quel besoin avaient-ils d'y ajouter des commentaires stupides comme « *cher ami, vous allez encore atteindre des sommets dans la dégringolade, ce mois-ci !* (sic).

Il arrivait parfois qu'un prof avec lequel j'avais eu cours le matin répète la même manœuvre l'après-midi. Mais qu'imaginait-il ? Que le compas où le livre de grammaire absent de mon cartable le matin aurait eu le temps d'y germer et de pousser tout seul afin de répondre « *présent* » au cours de l'après-midi ?

Tertio, l'aptitude à l'admiration : en montrant constamment l'intérêt porté aux propos du professeur et en exprimant tout l'émerveillement qui en découle par une formulation du style « *oh m'sieur, pouvez-vous répéter s'il vous plait ?* ».

Ce type de phrase est magique. Il produit chez l'enseignant ce que le « bis » de rappel produit chez l'artiste. Flatté, le professeur photographie aussitôt mentalement l'auteur de la plaisante requête et le classe d'office dans la catégorie des élèves à haut potentiel.

Quarto, l'aptitude à montrer qu'on travaille : bien que nettement plus accessoire, il faut parfois réaliser l'un ou l'autre devoir. Si je dis « *nettement plus accessoire* », c'est parce

qu'il en est ainsi, croyez-moi ! Le devoir lui-même à peu d'importance. En réalité, la forme importe bien plus que le fond. Par exemple, si vous le réalisez sur papier quadrillé (le seul dont vous disposiez) alors qu'il vous était demandé d'utiliser un papier ligné, vous écoperiez d'un zéro quelle que soit la qualité du travail fourni.

Combien de devoirs ai-je du faire qui n'ont jamais été lus ni corrigés pour cause de support non conforme je l'ignore. En tous cas, il y en eut assez que pour obtenir un spectaculaire 4/200 en latin sur mon premier bulletin. Quatre points acquis pour avoir bien inscrit la date là où s'était demandé ...

L'ART DE GLISSER SUR LES PENTES SAVONNEUSES

Chacun connaît l'expression « *être sur la mauvaise pente* » ; Les profs en raffolent !

Parfois ils précisent que la pente pourrait être glissante ou savonneuse et qu'il conviendrait que vous la remontiez. Sans doute sont-ils férus d'acrobaties et résolument optimistes !

Notez qu'aucun prof ne m'a jamais expliqué en quoi consisterait « *une bonne pente* ». Serait-ce une pente qui vous aide à monter naturellement ? Une pente ascensionnelle ? Et d'ailleurs, pourquoi l'école s'évertue-t-elle à se faire si pentue, mystère et boule de gomme.

Cela dit, j'étais bel et bien sur une mauvaise pente. Plus l'année approchait de son terme, plus je m'enfonçais sur mon siège, dans mon silence et dans la honte. Les remarques écrites à l'encre rouge remplissaient les pages de mon journal. Ma mère n'y jetait un coup d'œil qu'épisodiquement et en paraphait les pages sans même avoir lu le contenu. Naturellement, un journal de classe trop souvent *non signé* me valait de nouvelles notes négatives et de nouvelles mentions ... inscrites à l'encre rouge.

La loi toute puissante de l'école affichait son inflexible autorité à grands traits d'encre rouge et l'inclinaison de ma pente augmentait de plus en plus dangereusement.

Il y a bien un moment où on ne peut plus descendre plus bas . Ce moment s'appelle *proclamation des résultats*. Bien que ce jour fut pour moi l'un des plus sombres de ma vie d'écolier, j'aime aujourd'hui en rapporter la scène :

Par un beau jour du mois de juin, un jour de canicule, tous les élèves de toutes les classes (soit plusieurs centaines d'élèves) sont rassemblés dans la salle des fêtes qui peine à contenir tout ce petit monde.

Malgré la chaleur étouffante, il leur faut attendre que l'entièreté du corps professoral soit là et qu'entre le préfet qui présidera la cérémonie. Il grimpe alors sur l'estrade

rejoint par une escouade de titulaires de classes qui, raides comme la justice, se campent à ses côtés. Tous ont les mains soigneusement croisées devant eux, tous tiennent la liste de leurs nominés pincée entre les trois doigts de la main droite.

Comme dans un peloton qui se prépare défilé pour la fête nationale, ils se tiennent plantés- là attentifs et disciplinés attendant le signal de départ. Enfin, le préfet, du haut de sa stature (et de l'estrade) balaie l'assemblée du regard obtenant aussitôt un religieux silence : les festivités peuvent commencer !

D'une voix de stentor, il précise l'ordre selon lequel se fera la proclamation (des classes terminales en descendant vers celles de premières années dites *les petites classes*) puis il cède la place aux titulaires qui prennent le relai.

Classes après classes, ils se succèdent pour égrainer le nom de leurs élèves, annoncer leurs points à voix haute et leur remettre leur bulletin en mains propres en ajoutant généralement l'un ou l'autre commentaire allant du plus élogieux au plus vexatoire.

L'ordre d'appel des élèves sur l'estrade partait, précisons-le, des plus brillants pour glisser vers les plus faibles et clôturer enfin par les franchement nuls.

L'opération avait quelque chose de théâtral et de cocasse à la fois : tous les titulaires adoptaient les mêmes postures, les mêmes mimiques et les mêmes fluctuations vocales qui auguraient déjà de la sentence qu'ils allaient prononcer.

Par exemple : un léger « swing » accompagné d'un large sourire, d'un index pointé en l'air et d'une voix dont la tonalité montait délicatement vers l'aigu annonçait incontestablement un résultat brillant. À l'inverse, une posture raide comme un manche à balai et une voix sèche péniblement glissée entre des lèvres pincées, ça ne pouvait augurer que d'un résultat mauvais.

Comme dans tout spectacle qui se respecte, il y avait des applaudissements dont l'intensité diminuait progressivement en fonction du score annoncé. Secrètement (et bien naïvement, je l'avoue), j'espérais en entendre au moins quelques-uns lorsque mon tour viendrait.

Il n'en fut rien. Quand vint enfin le moment d'annoncer les résultats des élèves de ma classe, mon nom semblait s'obstiner à ne pas apparaître (m'avait-on oublié ?).

Non ! Il fut finalement cité ... en dernier.

Sur un ton aussi aimable qu'une porte de prison, j'entendis monsieur Machin me dire « *vous, vous êtes en échec dans toutes les branches ... à l'exception du cours de musique* ».

Je vois encore la moue hautaine qu'il affichait en me tendant mollement mon bulletin. Manifestement peu enclin à compatir avec ceux qui échouent au plus bas de la pente, il ajouta du haut de son mépris « *Si malgré tout vous choisissez de rester dans cette école, nous vous retrouverons à la même place l'année prochaine !* ».

Devant moi, il n'y avait plus que la vision du vide et bon sang, qu'il est douloureux de se sentir à ce point envahi par le vide ...

BIS REPETITA PLACENT *

L'année suivante fut entamée sur le même mode que la précédente, avec la même tenue vestimentaire, le même cartable incomplet et le même plumier dégarni. Ce qui devint différent, par contre, c'est le détachement croissant dont j'allais preuve face aux événements.

Me détacher des enjeux de l'école me devenait d'autant plus aisé que les profs eux-mêmes me manifestaient beaucoup moins d'attention. Était-ce par lassitude ou par totale capitulation, je l'ignore, mais ça m'aidait à m'effacer, à me faire oublier, à ne plus exister donc à ne plus souffrir.

Enfin, ne pas être en ordre de matériel n'avait pas que des inconvénients. Par exemple, ne pas disposer de son équerre « aristo » pouvait conduire le prof à dire « *bien entendu, vous n'avez votre matériel. Vous ferez donc votre exercice une autre fois, qui sait ?* ». Ainsi, je pouvais replonger aussitôt dans mes pensées profondes.

Autre exemple : n'ayant pas ma tenue de gymnastique, je me voyais d'office relégué sur le banc, exclu des exercices aux engins, des parties de volley et autres joyusetés. Il ne m'était même plus demandé pourquoi je n'avais pas mon matériel : le prof savait que c'était comme ça, point !

Mais, cette exclusion-là, elle était fan-tas-tique : moi qui avais horreur des cours de gymnastique, je n'avais plus besoin d'aucun prétexte pour en être dispensé. J'étais entré dans la catégorie des « *dispensés d'office* ».

Parfois, la stratégie pouvait échouer comme ce jour, par exemple, où au cours de dessin, il me manquait ce fameux crayon HB sensé toujours m'accompagner. La professeure s'approcha de mon banc et en ouvrant mon journal de classe (pour y ajouter une de ces notes à l'encre rouge, j'imagine) découvrit les petits dessins qui ornaient les rares espaces encore libres. Je m'attendais à un *bonus* de mauvaises notes quand elle me dit « *c'est incroyable, tu ne dessines rien à mon cour et tu fais ces superbes croquis dans ton journal de classe !* » D'un geste brusque elle plongea une main vers un bloc de feuilles à dessin, de l'autre elle saisit sèchement un crayon sur son bureau et déposa le tout devant moi en disant « *s'il te plait, fais-m'en un !* ». Mon voisin m'esquissa un sourire « *je crois que tu as fait une touche !* » me dit-il. Moi, je jubilai sans rien laisser paraître.

Bien que sympathique, l'anecdote n'était pas suffisante pour rehausser mes notes en latin ou en mathématiques. Ainsi, à force de circuler sur les mêmes rails que l'année précédente, je me dirigeais tout droit vers le même résultat. Au mois de juin suivant : l'inévitable échec, l'incontournable redoublement et puis l'entrée de mon père dans la danse.

* « *bis repetita placent* », expression latine porteuse d'un double sens : le plaisir de ce qui se répète ou la lassitude face à la répétition. À vous de choisir !

Lui qui jusqu'ici ne s'était jamais soucié ni de moi ni de l'école, fit soudainement preuve de son existence et de son autorité paternelle. Il me passa un énorme savon (d'une taille suffisante pour savonner quelques pentes) et décréta qu'à la rentrée suivante, j'irais en section professionnelle ... que ça me ferait les pieds !

Je ne conserve pas le moindre souvenir des deux mois d'été qui suivirent ...

LES PETITES FACÉTIES DU DESTIN

Entre ma mère qui me voulait universitaire, mon père bien décidé à me faire les pieds en m'envoyant en professionnelle et moi qui redoutais plus que tout de me retrouver au milieu de la meute hostile qui peuple généralement ces classes dites de *professionnelles* (meute faite de brutes épaisses et incultes assurément), l'avenir me semblait tout sauf radieux.

Heureusement, les talents de pédagogue du préfet me furent une fois encore salutaires : « *je ne peux pas m'opposer à la décision de ton père, mais je sais que ta place n'est pas en professionnelle* » me dit-il d'un ton ferme. « *Montre-moi que tu es capable de réussir ta deuxième dès Noël et tu pourras présenter les épreuves de troisième en fin d'année* » ajouta-t-il. Ainsi, cet homme dont la stature me semblait toujours plus imposante m'affirmait qu'il croyait en mes capacités, que réussir m'était possible et qu'il était prêt à m'y aider.

En attendant, il me fallait obéir à mon père et me résoudre à choisir de l'option dans laquelle j'irai me faire les pieds (*mécanique* ou *menuiserie*). Sans hésiter, j'optais immédiatement pour la menuiserie, option nettement moins peuplée que l'option « mécanique ». Donc, moins d'élèves en classe signifiait moins de brutes épaisses et incultes à devoir côtoyer quotidiennement : alors, va pour la menuiserie !

Très vite rassuré par le caractère affable du professeur en charge des cours d'ateliers, je m'attelais si bien à la tâche qu'il se proposa bientôt de me donner bénévolement des cours supplémentaires les mercredis et samedis.

Je prenais goût au travail du bois et me rendre à l'école même les jours où il n'y avait pas classe me convenait et je progressais rapidement. Bientôt, j'allais produire mes premiers travaux d'atelier, les ramener à la maison, les monter à mes parents ...

Ma mère semblait faire son deuil d'un fils universitaire, mais manifestait peu d'intérêt pour mes talents d'artisan. Mon père, lui, voyait soudainement l'opportunité de me faire faire quelques bricoles dont il avait besoin : des tiroirs pour le plan de travail de son labo photo, un tabouret, etc. En peu de temps, je passais du statut d'*emporté* à celui d'*utile aux intérêts de mon père*.

En classe, je faisais progressivement ma place parmi les *brutes épaisses* encore bien plus nombreuses lors des cours généraux (cours qui réunissaient les menuisiers et les mécaniciens). Mes condisciples eurent tôt fait de relever que mon langage était un peu plus étoffé que celui communément présent chez les autres élèves de la classe : ils me surnommèrent « *le dictionnaire* ». Dès qu'ils ne comprenaient un mot ou une phrase, ils faisaient appel au dictionnaire (à moi) pour traduire ou expliquer. Nos professeurs l'avaient constaté et s'en amusaient. Ainsi, j'avais acquis un statut tant auprès des élèves que je ne craignais plus qu'auprès de profs qui commençaient à me voir sous un jour nouveau.

Comme un bonheur n'arrive jamais seul, le programme du cours d'histoire portait sur les rois de France et plus particulièrement sur le règne de Louis XIV : du pain bénit pour moi qui connaissais Versailles. Je me fis un plaisir d'alimenter le cours de photos et d'une foule d'anecdotes. Plus, j'animais la classe, plus mes condisciples se captivaient pour la matière.

Des élèves de professionnelle qui s'intéressent au cours d'histoire, vous imaginez ? La professeure (car il s'agissait d'une dame) avait bien cerné l'avantage qu'elle pouvait tirer de la situation : elle ne ratait aucune occasion pour me mettre à contribution. De *cancre* en sixième latine j'étais devenu en quelques sortes *l'assistant* du prof d'histoire. Comme pour faire un de pied de nez à mes déboires scolaires antérieurs.

Cette année scolaire là se solda par l'obtention de deux bulletins pour le prix d'un seul. J'avais réussi la deuxième et la troisième année en même temps. Mon nom ne fut pas le dernier de la liste à être cité le jour de la proclamation. Je marchais désormais sur la voie d'un autre possible.

Remerciements

Au préfet, au prof de menuiserie, au prof d'histoire et à ces *brutes épaisses* qui peuplaient ma classe et qui se montrèrent finalement de joyeux condisciples.

Excuses

À ma petite sœur et notre plus jeune frère dont je n'ai pas parlé ici. Qu'ils me pardonnent, mais ils me semblaient en marge des souvenirs parfois pesants évoqués ici. Qu'ils soient néanmoins assurés de la place que je leur garde en ma mémoire.

Regrets

Que nombre de personnages de mon récit ne soient plus de ce monde et n'aient donc pas l'occasion de me lire. Hélas ou tant pis, c'est selon !

Rentrée scolaire 1965 ; Liste du matériel

Pour la rentrée des classes, l'élève devra se munir du le matériel dont la liste lui aura été remise lors de son inscription. Il devra également s'acquitter des frais d'achat des Journal de classe et bulletin ainsi que d'une garantie de 125 francs pour l'emprunt de livres à la bibliothèque.

Matériel commun à tous : Un cartable compartimenté, un plumier, un stylo plume réservoir, un stylo à bille 4 couleurs, un crayon gris HB, une gomme double (encre/crayon), un taille crayon, une latte de 30 cm millimétrée, un bloc de feuilles pour interrogations, des étiquettes autocollantes.

Pour les différentes matières et disciplines :

Français	2 cahiers Atoma format A5 papier ligné, 1 cahier de brouillon ordinaire, 1 bloc de papier format A4 ligné, 1 précis de grammaire française (Grevisse)
Mathématiques	2 cahiers Atoma format A5 papier quadrillé 1 cahier Atoma format A4, un compas 4 pièces
Latin	2 cahiers format A5 papier ligné, 1 cahier ordinaire ligné, 1 cahier de brouillon, 1 cahier Atoma format A5 papier ligné
Anglais	2 cahiers ordinaire ligné, 1 cahier de brouillon + un dictionnaire Harrap's pocket
Géographie	1 cahier format A4 papier quadrillé, 1 bloc papier millimétré format A4
Histoire	1 cahier format A4 papier ligné
Biologie	1 cahier format A5 papier ligné + cahier de dessin format A5
Dessin	1 Bloc de papier dessin (100 feuilles - grain fin - format 21 x 29,7 cm), crayons noir n° 2 HB** + 2 crayons noir H ** + 1 crayon B, 1 boîte de 12 crayons de couleur Caran d'Ache, 1 boîte d'aquarelles <i>Pelikan</i> 12 couleurs, 1 set de trois pinceaux à aquarelle , 1 chiffon propre. 1 bloc de papier-calque format A4 (é' feuilles minimum)
Musique	1 cahier format A5 papier ligné + 1 cahier format A5 de papier musique
Atelier bois	1 salopette, 1 mètre pliant, 1 crayon de menuisier, 1 cadenas (à codes ou avec 2 clés
Atelier métal	idem atelier bois + une boîte de savon en pâte
Gymnastique	Un sac en toile de type « cornet », une paire de pantoufles en toile, un short + polo (obligatoirement les modèles vendus par l'école)
Religion/morale	1 cahier format A5 papier ligné ordinaire

N.B. Une liste détaillée des livres et manuels a acheter sera communiquée à l'élève en début d'année ainsi que la liste des ouvrages disponibles en bibliothèque et dont la lecture est soit recommandée soit obligatoire.

MALBROUGH, PARLE-MOI DE TES GUERRES !

J'avais moins de dix ans quand j'ai vu mon père partir au combat.

C'était lors d'un beau jour des vacances d'été . Un de ces jours chauds et ensoleillés qui prêtent à l'oisiveté. Tous les enfants de la fratrie jouaient ou s'occupaient paisiblement quand d'effroyables hurlements se firent entendre. En une fraction de seconde c'était le chaos : cris d'effroi, claquements de portes et cavalcades dans les escaliers se mêlaient à l'ordre impérieux d'évacuer les lieux. Il n'y avait plus un instant à perdre : les « *Viets* » * étaient à notre porte, armés jusqu'aux dents.

Oui, les *Viets*, vous avez bien entendu. Des soldats du Viêt-Minh ** prêts à entrer chez nous.

Dans notre maison ? Vraiment ? Non, pas exactement là, mais plutôt dans la tête de mon père en pleine crise de paludisme, en plein délire. Il réclamait des armes pour affronter l'ennemi, mais semblait surtout terrifié par ces affreuses visions que provoquait la fièvre.

Je ne l'avais jamais vu dans un état pareil et j'en étais terrorisé : voir mon père partir au combat contre ses propres fantômes !

Aidée de l'aîné de mes frères, ma mère avait pu le maintenir enfermé à clé dans sa chambre à coucher jusqu'à l'arrivée d'un médecin appelé en urgence. Une injection de je ne sais quelle substance fit rapidement son effet ramenant progressivement le calme dans la maisonnée. Force était de l'admettre : ses trois années de guerre en Indochine avaient laissé des traces.

C'est au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, durant l'été 1945, qu'il s'était engagé dans le *corps expéditionnaire français pour l'Indochine* nouvellement constitué ***. Ce corps qualifié « *d'élite* » était en réalité composé de jeunes recrues volontaires soumises à un entraînement aussi court qu'intensif. Véritablement conditionnés à partir en croisade contre les communistes, ils s'embarquaient fièrement et naïvement pour l'extrême orient à bord du *Pasteur* *** et **** convaincus d'aller y accomplir une mission essentielle : vaincre la peste rouge.

* *Façons dont les Français nommaient les Vietnamiens pro-Viet-Minh*

** *Mouvement politique né au début des années quarante, anticolonial et pro communiste s'opposera militairement aux Français et aux Vietnamiens anticommunistes. Ceci mènera à la guerre dite « d'Indochine ».*

*** *Mon père débarquera du bateau baptisé « le Pasteur » avec son bataillon sur l'île de Ceylan (actuel Sri Lanka) le 23 septembre 1945 avant son transfert vers Saïgon (rebaptisée aujourd'hui « Hô Chi Minh » après le retrait des Américains en 1975) puis vers des zones de combats.*

**** *Un navire baptisé « Pasteur » pour combattre ... la peste rouge !*

Mais pourquoi diable un gars âgé d'à peine vingt ans choisit-il de partir à la guerre alors qu'une autre guerre vient à peine de s'achever ?

Peut-être parce que la France sortie finalement victorieuse (si l'on peut dire) du conflit de 40-45 glorifiait ses soldats morts pour la patrie et plus encore ceux revenus en héros. Peut-être parce qu'à vingt ans on a besoin de rêves, même quand ils sont absurdes. Peut-être parce que ... Quoi qu'il en soit, il y était allé, il s'y était battu et en était revenu lesté de ses blessures et de fièvres paludiques.

Malgré cela, il parlait de cette guerre d'Indochine comme d'une fabuleuses aventures menées dans des contrées aussi lointaines qu'exotiques. Dans ses récits, les faits d'armes alternaient avec de simples anecdotes de voyages. Il décrivait tantôt un pays aux décors enchanteurs, tantôt un milieu hostile infesté de moustiques et d'énormes sangsues. Quelle que soit la teneur du récit, il était animé d'une même passion. Il en parlait comme d'une expérience fantastique ne laissant que beaux de souvenirs. Peut-on croire que cette guerre ait été totalement dénuée de souffrances et d'horreurs ?

Ce n'est pas ce que semblent nous dire ses fièvres et les fantômes qu'elles faisaient resurgir ...

Des guerres, en vérité, j'en ai connu plusieurs au cours de mon enfance. D'abord la Grande Guerre, celle de 14-18 dont ne cessait de parler ma grand-mère paternelle en maudissant encore les *boches* plus de quarante ans après l'armistice. Qu'il soit question des privations endurées ou de la barbarie de l'ennemi, ces récits pathétiques meurtrissaient mon âme d'enfant comme autant de petits coups de baïonnettes. Je n'aimais pas ces histoires.

Ensuite, celle de 40 qui, à en croire par mon père, était le temps joyeux des sabotages des lignes de chemin de fer (une sorte de grand jeu pour adolescents téméraires). Ma mère, elle, évoquait le caractère pénible de cette période vécue sous l'occupation des *chleuhs* et la sinistre atmosphère que provoquait la présence de la *Kommandantur* qui avait établi son quartier général en plein cœur de Versailles réquisitionnant au passage des logements privés aussi bien que des bâtiments publics.

Enfin, il y eut la guerre d'Algérie. Celle où la France envoyait guerroyer de simples miliciens au rang desquels figurait mon oncle. Tous les matins, sur le vieux transistor du salon qui délivrait péniblement ses informations entre deux crachotements, ma mère s'efforçait de capter les dernières nouvelles en provenance de là-bas. Souvent, j'écoutais la radio avec elle en observant son visage pour y déceler la moindre crispation ou froncement de sourcils révélateurs de son état d'inquiétude : cette guerre-ci n'était pas dans une histoire qu'on me racontait, mais bien dans le quotidien de notre foyer.

Quand j'y repense aujourd'hui, je trouve un peu étrange d'avoir connu (si j'ose dire) tant de guerres durant mes premières années d'existence d'autant que, pour être tout à fait complet, il m'y faut ajouter les nombreuses batailles livrées avec mes petits soldats et autres engins militaires miniatures. Après tout, je n'étais encore qu'un gamin qui, comme tous les gamins de cet âge, aime jouer à la guerre !

Un peu plus tard, comme un grand bol d'air frais, arrivèrent les sixties. Les années soixante et leur délicieuse insouciance, la musique yéyé à laquelle succéderait bientôt *Woodstock*, le *Peace and Love* du mouvement hippie et le fameux *amour libre* qu'on ne pratiquait encore que très peu, mais dont on parlait beaucoup. Loin des souvenirs tristes de l'école, loin des guerres et loin des escarmouches auxquelles se livraient mes parents, j'amorçais enfin vraiment le temps de mon adolescence. J'entrais dans une sorte de joyeux bric-à-brac où Bob Marley croisait Che Guevara. Il y avait les Beatles, les interminables discussions philosophiques sur les bienfaits des retraites méditatives en Indes, les joints de marijuanas qui circulaient de mains en mains, et bien d'autres choses encore. Sandra Kim * n'était pas encore née et pourtant, un air de « *j'aime, j'aime la vie !* » me trottait dans la tête.

* Sandra Kim représenta la Belgique au concours de l'Eurovision de la chanson en 1986 et l'emporta avec « *j'aime, j'aime la vie !* »

EN 1968, UN CERTAIN MOIS DE MAI

Paris est encore toute groggy des événements qu'elle vient de connaître. D'ailleurs, la France tout entière a la gueule de bois, car le mois de mai 1968 a été chaud, très chaud.

Durant tout ce beau mois de printemps, j'avais suivi assidument l'actualité à la télévision et même si les fondements du mouvement de contestation de mai 68 m'échappaient totalement, je me sentais confusément concerné. Pourquoi des rues dépavées ou des voitures brûlées dans le Quartier latin et pourquoi le Président de la République avait-il disparu de la circulation* au moment où la tension était à son comble ? Tout ça, je l'ignorais complètement. Ce que je savais par contre, c'est qu'il se passait des choses importantes là-bas et que du haut de mes presque quinze ans, je voulais en être.

En réalité, à cette époque-là, j'étais encore à mi-chemin entre le discours des adultes qui en appelaient à un retour à l'ordre et celui des étudiants qui réclamaient la fin des carcans et aspiraient à un autre futur. Mais, ça allait changer !

Mon carcan à moi était bien plus le climat pathogène de mon milieu familial que les attitudes éventuellement autoritaires et poussiéreuses des profs d'univ' (d'ailleurs, je n'étais pas encore en âge de fréquenter l'université), mais je me sentais littéralement aspiré par cette agitation estudiantine. Leur cause, je la faisais mienne et je m'appropriais leurs slogans. Je n'avais qu'une idée en tête : rejoindre Paris au plus tôt.

À la fin du mois de juin, fort de mon année scolaire achevée (et réussie) et prêt à scander au besoin « *il est interdit d'interdire* », j'annonçais simplement à mes parents que je prendrais la route pour Paris en auto-stop. Eux, bien plus occupés à entretenir leur mésentente chronique qu'à se soucier de moi, n'avaient sans doute rien trouvé à y redire et dès le lendemain de bonne heure je m'étais mis en route.

Bien plus que sur les routes de France, c'est sur le chemin de mon émancipation que j'allais m'aventurer tout inspiré des slogans de l'époque : *soyons réalistes, osons l'impossible* !

Tous ces slogans, les étudiants les voyaient comme autant de briques utiles la construction d'un monde nouveau auquel ils y croyaient dur comme fer en scandant à tue-tête : *Sous les pavés la plage, L'imagination au pouvoir, ni dieu ni maître, Nous ne perdrons pas notre vie à essayer de la gagner, etc.*

* *Au plus fort de la crise, à l'insu de tous y compris de Georges Pompidou alors Premier ministre, De Gaulle s'était rendu à Baden Baden pour s'entretenir avec le général Massu, commandant en chef des forces armées françaises en RFA. Était-ce pour lui demander son soutien en cas d'insurrection ?*

Aux bourgeois* qui redoutaient plus que tout les excès de ces contestataires gauchistes*, les étudiants non dénués d'humour répondaient « *La peur du rouge c'est pour les bêtes à cornes !* ». J'étais décidément très impatient de me baigner dans cette atmosphère

...

Hélas, les slogans, les barricades et les envolées lyriques, c'était au mois de mai. En arrivant en ce début juillet, je ne trouvais plus guère de traces de cette folle aventure. Le théâtre de la contestation semblait bien vide. Seuls quelques stigmates des échauffourées étaient encore visibles çà et là, mais De Gaulle était rentré à Paris depuis belle lurette et le calme succédait à la chienlit**

Pourtant, ces événements avaient bel et bien existé et mis la France « *sans dessus dessous* » faisant parfois craindre les prémises d'un mouvement insurrectionnel. La trace la plus tangible de ce qui s'était passé était le calme anormal qui régnait dans la ville totalement désertée par ses habitants et ignorée des touristes : un état comateux, en quelques sortes.

Plus triste que tout (du moins pour moi) : il n'y avait plus l'ombre d'un étudiant en plein cœur du Quartier latin. Pas la moindre silhouette de contestataire, pas âme qui vive à l'exception de l'un ou l'autre CRS dont les cars restaient en faction du côté de la rue des Écoles et autres rues près de la Sorbonne.

Ainsi, le premier jour de ma grande expédition, l'audacieuse entreprise devenait mon Trafalgar. Je me retrouvais benoîtement seul assis sur le trottoir à la place Saint-Michel sans la moindre perspective de rencontre avec l'un ou l'autre protagoniste de ce fameux mai 68.

C'est fou ce qu'un vaillant aspirant révolutionnaire peut se sentir petit et seul dans ces cas-là. Cette devise du « *Fermons la TV et ouvrons les yeux !* » me devenait cruelle. Je n'étais plus devant la télé, mais les yeux écarquillés devant une réalité bien différente de mes utopies d'adolescent.

Par défaut et dépit, je me résignais à rejoindre à pied la gare St Lazare pour y prendre le train à destination de Versailles où je savais trouver le gîte et le couvert pour un jour ou deux. Hélas, à peine arrivé sur le quai de la gare dite « *Rive Droite* », je me faisais interpeler par un contrôleur et sanctionner d'une amende pour défaut de titre de transport : dix balles (10 francs français) ponctionnées sur mon modeste budget de vacances. Il me semblait expérimenter ainsi toute la violence de la répression policière (le contrôleur) et le poids de l'oppression bourgeoise sur le petit peuple (moi). J'avais presque envie de crier « CRS-SS, CRS-SS » à ce bougre de petit fonctionnaire à la tête engoncée sous le képi.

* La France ne semblait connaître alors que l'existence des « bourgeois » d'un côté et des « gauchistes » de l'autre. Avec le recul, tout ça semble plutôt cocasse !

** « Chienlit », est le terme qu'employait communément le général De Gaulle quand il parlait de la contestation estudiantine de mai 68.

Arrivé au n° 4 de la rue Maurepas, mes grands-parents m'accueillaient et je leur racontais ma mésaventure un peu comme un gosse raconte comment il s'est fait piquer ses billes à la récré (après tout, je n'avais encore que quatorze ans et demi ...).

En réalité, j'allais séjourner trois ou quatre jours chez mes grands-parents avant de reprendre la route. Il faut dire que durant cet été sans le moindre touriste, l'ambiance à Versailles était devenue morose. Trop de boutiques gardaient leurs volets clos et les avis d'annulations des festivités annuelles se voyaient affichés ci et là tels des avis mortuaires.

Mon grand-père m'avait donné un billet de dix francs et ma grand-mère en avait fait tout autant, mais en toute discrétion (elle me glissait souvent discrètement un peu d'argent dans le creux de la main lorsque j'étais chez eux) : j'étais paré pour reprendre l'aventure.

« Aventure » est un bien grand mot, car en réalité, la suite de mon périple ne fut guère plus héroïque : deux jours d'auto-stop pour atteindre Lyon et trois autres pour en revenir après m'y être fait voler mon maigre bagage et cependant ...

J'avais fait le voyage de mon mai 68. J'avais mille et un faits d'armes à raconter à mes nouveaux copains dès la rentrée des classes.

J'avais surtout amorcé mon émancipation salubre d'une famille devenue résolument trop toxique.

*Un peu plus tard, Claude Nougaro chantait « mai, mai, mai, Paris mai ... » ,
Moi, j'avais grandi un peu en écoutant Dylan.*

LES NUITS BLANCHES D'UN DON QUICHOTTE

Cette année-là, tous avaient déserté le logis familial. Même ma petite sœur âgée d'à peine treize ans et demi avait quitté la maison. Par je ne sais quelle astuce, elle avait réussi à se faire placer en internat et ne revenait même plus lors des week-ends ou des congés scolaires. Il ne restait que mon petit frère au milieu du théâtre sordide des scènes et disputes parentales devenues permanentes. En Don Quichotte courageux et naïf, Je me faisais un devoir de rester à la maison pour le protéger.

À cette époque, les parents étaient pris corps et âmes par leurs querelles. Ils ne nous voyaient pas, ne nous entendaient pas, trop occupés à rejouer inlassablement leur « *qui a peur de Virginia Woolf* ». Et comme dans la célèbre pièce d'Edward Albee, leurs disputent allaient souvent crescendo. Les discussions devenaient invectives puis insultes avant de se faire menaces. Les moments d'accalmies ne leur servaient alors qu'à reprendre des forces avant de se lancer de plus belle dans un nouvel assaut.

Les journées étaient lourdes, les nuits souvent bien plus encore. Ma chambre était proche de la leur et chaque nuit, des scènes ponctuées de silences rythmaient mes insomnies. Sans comprendre ce qu'ils se disaient, j'entendais le ton monter, les éclats de voix, parfois des cris et des sons sourds comme ceux que produisent des scènes de coups. Plus angoissant que les cris peut-être : les lourds silences qui succédaient aux scènes laissant parfois craindre le pire. J'étais en permanence en train de me demander s'il me faudrait intervenir et que faire, toujours sur le qui-vive. Heureusement, mon petit frère, lui, dormait de son sommeil plomb.

Notre père consommait de grandes quantités de médicaments qui l'abrutissaient par moment (en particulier le matin). Ma mère en profitait alors pour se confier à moi et tenter de me rallier à sa cause en me tenant des propos du style: « *le paternel **, *il est bon pour l'asile. Si on ne l'enferme pas, il finira par me tuer !* ». Sa façon d'interrompre régulièrement ses phrases et de tendre l'oreille comme pour s'assurer qu'il n'allait pas entrer soudainement dans la pièce et nous surprendre ajoutait à la tension du récit. Avec le recul, je mesure combien étaient grands les talents de comédienne de ma mère : elle savait entraîner son public (moi, en l'occurrence) dans sa dramaturgie.

La souffrance engendrée par tout ça était d'autant plus grande que mes parents, je les aimais malgré tout. Je les aimais autant que je les haïssais au point, parfois, de souhaiter leur mort et cette contradiction-là augmentait ma douleur.

Aujourd'hui, je le sais : la souffrance est moins dans le fait accompli que dans celui qu'on redoute et à cette époque-là, j'ai souvent redouté ...

Oui, il m'a fallu me battre ou plutôt me débattre dans des méandres obscurs et de ces batailles-là, il me reste encore bien des blessures. Mais, qui serai-je aujourd'hui d'avoir grandi en suivant simplement le tracé rectiligne d'une route tranquille ?

Ce qui ne nous tue pas nous rend plus forts, dit-on. Après tout, comme les moulins combattus firent de Don Quichotte ce qu'il fut, le noir de mes nuits blanches a aussi fait de moi ce que je suis aujourd'hui.

* *À cette époque, c'est ainsi que ma mère désignait mon père: « le paternel »*

CONFESSIONS IMPUDIQUES

Je ne vous ai rien dit de toutes mes aventures sentimentales. De ces amours nichées au creux de relations passagères ou durables, sereines ou passionnées et parfois même, cruellement tumultueuses. En effet, il me semblait que vous en parler reviendrait à dévoiler aussi l'intimité de celles qui m'ont aimé peu ou prou.

Je n'en ai donc rien dit et je n'en dirai rien, mais je les salue au passage. Je les salue et je demande pardon à celles que j'ai fait souffrir autant que j'accorde l'amnistie à toutes les *Carmen* qui m'ont brisé le cœur (il y en eut quelques-unes ...)

Soit,

Mais elle, comment ne rien en dire ?

Loin de Claude Nougaro qui chantait « *Elle voulait un enfant, moi je n'en voulais pas* »,

Elle, avec un grand « E », m'a dit un jour ce qu'aucune autre ne m'avait jamais dit jusque-là : *je voudrais faire un bébé avec toi !*

Elle voulait faire un bébé avec moi ... et j'ai répondu oui !

Farceuse avant la lettre et dès avant sa naissance

Dès le sixième mois de grossesse, facétieuse, elle cognait à la porte et demandait à sortir. Certes, nous étions impatients de la voir arriver, mais pas au point de la priver de trois mois de gestation.

Repos et médication combinés ralentirent les contractions et tempérèrent ses vellétés d'éclosion prématurée. Mais, une fois le jour venu, bébé nous faisait un caprice. Sur l'air du *j'y suis, j'y reste*, elle refusait obstinément d'actionner la bobinette pour que la chevillette cherrât. Ici encore, un remède magique vint à notre secours et, en deux temps, trois mouvements (ou plutôt trois contractions), bébé pointait le bout du nez en prenant tout le monde de vitesse.

Dans la salle d'accouchement où l'on était désormais, il n'y avait que nous trois. La mère me disant stoïquement *Ouche ! je crois qu'elle arrive !* Moi, muet comme une carpe et complètement démuné à la vue du sommet de ce petit crâne chevelu et de la bouille violacée qui se trouvait dessous. Et elle, notre fille, qui piaffait d'impatience (de connaître ses parents, je suppose).

Lorsque le médecin accoucheur entra enfin dans la salle alors que la tête était déjà passée, je ressentis un énorme, un colossal, un gigantesque soulagement. C'est que sans l'aide d'une main experte pour venir à mon secours, par quel bout allais-je saisir cette petite crevette rose et visqueuse, couverte de ce *vernix caseosa* qui la rendait semblable à une savonnette prompte à me glisser des mains ?

En moins de temps qu'il ne m'en aura fallu pour l'écrire, notre fille était née. Pendant que sa mère recevait les soins habituels, je lui donnais le bain.

Un peu plus tard dans la journée, après l'exécution ordinaire des premières tâches qui suivent une naissance, la mère s'accordait un repos bien mérité alors que bébé, couché de tout son long (53 cm toutes taxes comprises ...) sur l'avant-bras de son père, l'écoutait lui parler : du monde, d'un grand frère et d'une grande sœur dont elle ferait bientôt connaissance (enfants nés du précédent mariage de maman) et de mille autres choses de la vie.

Dans une délicieuse et subtile intimité naissait un singulier tête à tête entre un bébé et son père. Un père subjugué à la vue de ce tout petit bout qui semblait lui prêter une réelle attention.

Ma vie d'adulte, d'époux, prenait un tour nouveau. Avec ces trois enfants et leur mère qui m'apprirent peu à peu à devenir père, j'allais connaître le plus merveilleux de tous mes écolages !

La suite de cette histoire relève du domaine strictement privé. Évidemment, je devine votre frustration à n'en rien pouvoir lire ici ... tant cette histoire est belle.

Entre des souvenirs absents et d'autres plus obscurs qui hantaient mes pensées, il y avait toutes ces ombres logées en moi. Des ombres qui m'habitaient discrètement un peu comme on habite une chambre mansardée.

Un jour, j'ai choisi de les laisser glisser sous mes doigts jusqu'au clavier de mon ordinateur et de les partager.

Souvent intimes, parfois empreints d'humour, quelques moments d'une vie sans doute moins ordinaire que le titre choisi ne le laisserait à penser.